

LE TRIOMPHE DU MODERNE

Et je chantais cette romance
En 1903 sans savoir
Que mon amour à la semblance
Du beau Phénix s'il meurt un soir
Le matin voit sa renaissance
Apollinaire

LA RÉPUBLIQUE...ENFIN, ET POUR LONGTEMPS.

La fête est finie, la guerre aussi. Paris a du mal à s'en remettre. Napoléon déchu et exilé, le terrible siège, la Commune... ça fait beaucoup !

Il faut reconstruire.

Reconstruire quoi ?

Une monarchie ? Mais alors constitutionnelle, et c'est hors de question pour l'héritier du trône, qui rêve d'ancien régime et de drapeau blanc. La République, mais réactionnaire, aux mains des Versaillais que mène cet affreux petit bonhomme de Thiers ?

En fait, rien ne se fera tout de suite. Il faudra tâtonner une dizaine d'années.

C'est sous Jules Grévy que naît véritablement la République, et les grandes réformes, comme celle de l'Instruction Publique, par exemple. Ce sera après la mort de Gambetta, le radical. Les mouvements socialistes se sont reconstitués, et, avec Boulanger, le beau général, le moral de l'armée est de nouveau au plus haut.

Le développement des techniques se poursuit, et l'on voit apparaître la bicyclette, l'automobile, le phonographe, l'électricité domestique et l'avion¹. Moderne est le mot en vogue. Le modern style, encore appelé *style nouille*, va fleurir partout. Les expositions universelles se succèdent, et le concours fondé par le Préfet de Paris, Lépine, fait le bonheur des petits inventeurs, celui de l'épluche légumes *l'Économe*,

¹ Sur Clément Ader, pionnier de l'aviation, voir le très amusant www.cotres.net
pages concernant spécifiquement Ader: www.cotres.net/versio2/pag2ctrs/cotradr/cotrair.html

toujours en vente aujourd'hui, ou du *Piocheur-Vibrateur à dents flexibles (système A. Bajac)* disparu, hélas, de nos catalogues¹.

Plus que toute autre, cette époque est celle de la femme. On la retrouve partout, femme du monde ou du demi-monde, trottin² ou *apache*³ comme Casque d'or, qui a un temps défrayé la chronique. Elle prend de plus en plus de place dans la société, accédant enfin aux études supérieures et aux professions libérales. Mais elles ne peuvent toujours pas voter et, dans l'industrie, malgré le zèle des mouvements féministes, elles sont toujours payées moins que les hommes.

Elles se battent pour les grandes causes. Après la Commune, à laquelle elle avait participé activement, Louise Michel est envoyée au bagne.

Zola, qui se tient à l'écart du parisianisme, intervient énergiquement dans l'affaire Dreyfus avec l'article *J'accuse*, convaincu qu'il est de l'innocence du capitaine, victime de l'antisémitisme ambiant.

Après le Romantisme, la poésie se cherche. Le Parnasse lasse vite. L'influence de Baudelaire, et de Wagner surtout, va la faire évoluer vers une nouvelle esthétique, le Symbolisme.

*DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE*⁴

La jeune école cherche à amener la poésie au lyrisme pur, sans souci de clarté, sans référence au concret, sans recours à l'expliqué.

Nommer un objet, c'est supprimer les trois quarts de la jouissance du poème qui est faite du bonheur de le deviner peu à peu ; le suggérer, voilà le rêve. C'est le parfait usage de ce mystère qui constitue le symbole : évoquer petit à petit un objet pour montrer un état d'âme, ou, inversement, montrer un objet pour en dégager un état d'âme, par une série de déchiffrements.

C'est là la définition que Mallarmé donne du symbolisme, et elle est excellente.

De la musique... avec comme chez Wagner, chez Debussy ou chez Fauré, la recherche de sonorités nouvelles, provoquant d'étranges harmonies.

Le coup d'envoi est donné par un *manifeste* de Moréas, dans le Figaro. Il se réclame de Baudelaire, de Verlaine, ou du tout jeune Rimbaud.

Les clubs, des *zutistes* ou des *hydropathes*, se réunissent dans les cafés de Montmartre ou du Quartier Latin où, dans l'atmosphère embrumée par la fumée des cigarettes, en buvant des bocks, on écoute les uns et les autres déclamer leurs vers. Le milieu littéraire, dans sa quasi-totalité,

¹ Voir appendice

² Nos actuelles midinettes.

³ Canaille, voyou en argot d'alors.

⁴ Verlaine

se désintéresse des transformations politiques pourtant importantes du moment.

Et que dire de l'étonnante diversité des personnalités marquantes qui le composent : du clochard Germain Nouveau à l'employé de mairie Albert Samain, du fantasque Verlaine au calme Mallarmé, professeur d'anglais rangé, il y a de tout. Ces gens-là ne se fréquentent guère, ne se côtoient même pas. Et il conviendrait de parler de tendance collective plutôt que d'école à proprement parler.

JE SUIS HANTÉ. L'AZUR ! L'AZUR ! L'AZUR ! L'AZUR !¹

Comme Baudelaire, Mallarmé a soif d'absolu. Ce petit professeur d'anglais a dans la tête tous les rêves du monde. Il trouve que la réalité est moche, triste et monotone, alors il se crée un paradis. Il le veut si parfait qu'il le rend difficilement accessible.

Au fond, et sous une forme différente, il pérennise le Romantisme. Mais il réinvente la syntaxe, privant les mots de leur contexte, leur faisant prendre ainsi un sens différent. Son monde, il faut y entrer. Mais lorsqu'on se met à vibrer à son diapason, on s'aperçoit qu'il est impossible d'aller plus loin. Le rythme, la métrique sont très élaborés, au point que l'hermétisme lui devient nécessaire pour atteindre la perfection formelle. L'après-midi d'un faune ou Hérodiade, qu'il n'a jamais considérés comme vraiment achevés, sont composés de mots minutieusement choisis, minutieusement juxtaposés. Une fois l'intellectualisme dépassé, on s'aperçoit que l'œuvre, mystérieuse, éthérée, incantatoire, est pleine de beauté.

JULES LAFORGUE

Quelles étranges machines vous avez publié (sic) dans votre numéro d'aujourd'hui ! je parle des vers, écrit Edmond Haraucourt dans Lutèce. Le livre de M. Laforgue demeure parfaitement inintelligible...Il y aurait lieu de se demander aussi s'il n'est pas un malade... poursuit Robert Caze dans Le Voltaire. Dès la publication des Complaintes, c'est toute la critique ou presque qui crie au fou ! Ce livre, l'histoire, le journal d'un parisien de 1880 qui souffre, doute et arrive au néant... et cela dans une langue d'artiste fouillée et moderne, sans souci des codes du goût, sans crainte du cru, du forcené, du dévergondage..², Laforgue a du payer l'imprimeur Trézénic pour le publier. Il est alors lecteur de l'impératrice Augusta à Berlin. Né à Montevideo, d'origine bretonne, orphelin de mère

¹ L'Azur, publié dans le *Parnasse Contemporain*.

² J. Laforgue.

très tôt, il est élevé en France, loin des siens. Sa vie ne sera qu'une longue suite de souffrances physiques et morales jusqu'à ce qu'une phtisie l'emporte à l'âge de vingt-sept ans.

Sincère, authentique et attachante, son œuvre poétique, très en avance, n'a pas d'antécédent. En prose, *Les moralités légendaires*, à l'humour grinçant, reprennent de grands thèmes mythologiques. Tout aussi iconoclaste, le *Pierrot fumiste*, écrit pour le théâtre, qui, bien qu'amateur de revues pornographiques, laisse Colombine vierge et honteuse de l'être la nuit de leurs noces avant d'aller faire le pitre dans un train qui l'emmène vers Le Caire.

GERMAIN NOUVEAU

Copain de Verlaine et de Rimbaud, avec lequel il a séjourné à Londres, il est peintre autant qu'écrivain. Après une grave dépression nerveuse, il laisse le poste de professeur de dessin qu'il occupe au lycée Janson de Sailly. Devenu clochard, il continuera d'écrire et de crayonner. Profondément mystique, converti par Verlaine, il voyage ou plutôt vagabonde beaucoup, mendiant ça et là, en Europe et au Moyen-Orient. Et il est l'auteur de cette admirable phrase :

On est bien forcé de croire au doigt de Dieu, quand on voit comment il se l'est mis dans l'œil.

Vite oublié après avoir bénéficié d'une certaine notoriété, il fut remis à la mode par les surréalistes.

CHARLES CROS

C'est le personnage le plus étonnant d'une époque qui, pourtant, n'en manque pas.

Autodidacte¹, il connaît les langues anciennes (y compris le sanscrit), l'allemand, la musique... Il est féru de sciences et de techniques. Il est l'ami de Verlaine, avec qui il s'adonne à la beuverie. Rien ne le laisse indifférent, et surtout pas les excentricités du milieu littéraire qu'il fréquente assidûment. Il fonde le groupe des *Zutistes*, mais fait aussi partie des *Hydropathes*, des *Vilains bonshommes* et autres *Phalanstériens de Montmartre*. Il invente avant Edison le phonographe et dépose, dans une parfaite indifférence générale, des notes à l'Académie des Sciences, notamment sur la manière de *photographier les couleurs*.

En littérature, ses recueils de poèmes, dont *Le coffret de santal* et *Le Fleuve* sont, on s'en doute, des plus bizarres. Et, précédant Devos et

¹ Il étudia chez lui, sous la direction de son père et sera reçu au baccalauréat.

Coluche d'un siècle, il écrit des monologues comiques pour l'acteur Coquelin Cadet¹.

Incompris, endetté, il va sombrer dans l'alcoolisme² et mourir misérablement.

LE PAUVRE LÉLIAN³

Après une enfance bourgeoise dans les Ardennes, des études sans histoire, il est engagé comme employé de mairie à Paris. Il épouse même une petite bourgeoise, Mathilde Maudé qui, pour sensible qu'elle soit à la poésie, se lasse vite des frasques de son mari. Après la commune, il rencontre Rimbaud, *le plus beau de tous les mauvais anges*⁴. Ce dernier lui a écrit et, en réponse, il lui a envoyé un mandat pour payer le voyage à Paris :

- Venez, chère grande âme, on vous appelle, on vous attend.

Ils voyagent ensemble en Belgique et en Angleterre. Verlaine est violent, et leurs disputes sont fréquentes. Il finit par tirer un coup de revolver sur son ami, ce qui le conduit en prison. Rimbaud, le plus grand de tous nos poètes, sauvage, gauche et timide, mais indépendant et volontaire, est encore un gamin. Enfant révolté⁵, il a écrit des lettres pleines de haine contre sa mère, *la mère Rimbe*, qui, croyant peut-être bien faire, est réellement dure et méchante avec lui. Elle approuve son départ pour Paris, chez ce Verlaine, homme marié et rangé, qui ne pourra que mettre du plomb dans la cervelle de son rebelle de fils.

Rimbaud se taira pour toujours à l'âge de vingt ans, optant pour une vie d'aventurier qui le mènera prématurément à la tombe.

En attendant, dans sa cellule, Verlaine écrit *Sagesse*.

Il s'apaise :

*Le ciel est par dessus le toit
Si bleu, si calme
Un arbre par dessus le toit
Berce sa palme...*

...

¹ Voir l'appendice.

² L'absinthe, alcool terriblement dangereux, était très prisé à la fin du XIXe et au début du XXe siècle. Les ravages qu'il fit dans les milieux intellectuels furent extrêmement considérables.

³ C'est l'anagramme de Paul Verlaine, concoctée par lui-même.

⁴ *Jadis et Naguère*.

⁵ Cf. *Les poètes de sept ans*.

*Qu'as-tu fait o toi que voila
Pleurant sans cesse
Qu'as-tu fait o toi que voila
De ta jeunesse*

En sortant, il tente de se fixer dans le nord de la France, où il s'occupe d'agriculture, puis en Angleterre, comme professeur.

Sa vie dérégulée, son ivrognerie et son homosexualité tapageuses le font à nouveau chasser. Il retournera vite en prison pour avoir battu sa mère. À sa sortie, c'est l'errance, la misère, les taudis : il est allé trop loin. Il meurt dans l'un d'entre eux, par une nuit glaciale, en 1896.

On raconte qu'après le passage de son cortège funèbre, la statue de la Poésie se détacha de la façade de l'Opéra et se fracassa sur le sol. Toute sa vie n'aura été qu'un combat entre le bien et le mal, et son œuvre une longue et harmonieuse complainte.

LAUTRÉAMONT

Quelle ambiguïté dans ces *Chants de Maldoror*, publiés sous le pseudonyme de *Comte de Lautréamont* ! En partie inspirés du roman noir anglais, ils sont imprimés puis retirés de la vente par un éditeur qui les juge trop osés. L'auteur est un tout jeune homme, Isidore Ducasse, né à Montevideo d'un père diplomate, qui vient à Paris pour préparer des examens. Il écrit en 1869 :

J'ai chanté le mal comme ont fait Mickiewicz, Byron, Milton, Southey, Musset, Baudelaire, etc. Naturellement, j'ai un peu exagéré le diapason pour faire du nouveau dans le sens de cette littérature sublime qui ne chante le désespoir que pour opprimer le lecteur, et lui faire désirer le bien comme remède.

L'œuvre est pleine de dérision, de parodie, de force. D'agressivité, aussi, envers Dieu qu'il dénigre tout en s'identifiant parfois à Jésus. C'est une louange à la gloire de la méchanceté, de la haine, mais qui recourt parfois à la pitié, à la bonté. Elle dérange par sa démesure, mais reste unique dans la littérature française.

Nous savons qu'Isidore Ducasse a vécu dans plusieurs hôtels meublés, qu'il est mort à vingt-quatre ans dans l'un d'entre eux, et que son corps fut jeté dans la fosse commune du cimetière de Montmartre. C'est à peu près tout. Il restera sans doute, avec son œuvre « barbare », énigmatique pour toujours.

MAUPASSANT

Parrainé par Flaubert, qui est entré dans la famille à l'occasion d'une liaison amoureuse avec l'un de ses oncles¹, puis encouragé par Zola qui lui permet d'intégrer un groupe naturaliste à peine formé, et ce juste au moment où le roman supplante le théâtre dans la ferveur populaire, il débarque dans la littérature par la grande porte. Son *Boule de suif*² fait un tabac.

Cela nous vaudra plusieurs centaines de récits en une dizaine d'années. Ce coureur de jupons, ce mondain est en fait un grand travailleur, un conteur infatigable. Ce séducteur au sourire enjôleur, facile à imaginer en pull marin, coiffé d'un canotier, est un angoissé, un inquiet en proie à des crises de folie, mais aussi un magicien. D'où tient-il cet art de la nouvelle, qu'il amène à son apogée ? D'où lui vient ce don d'enchanter, de surprendre, d'effrayer en évoquant la malemort ? Chez lui, la femme n'est jamais très loin de la mort. On sait qu'à partir de 1870 il s'adonne à des pratiques sexuelles sado-masochistes, fondant à cet effet des confréries, dont la *Compagnie des crépitiens*, qui ira jusqu'à représenter en petit comité une pièce de théâtre intitulée *A la feuille de rose*, que Flaubert trouve rafraîchissante³. Maupassant y joue le rôle d'une prostituée, pensionnaire de maison close. Certains textes comme *Le mal d'André* sont teintés de sadisme, et que dire du comportement de Rose⁴ dans *La maison Tellier* ?

Syphilitique, souffrant de delirium, il meurt en 1893. Après 1890, trop malade pour continuer d'écrire, il avait tenté de se suicider.

LA MAISON DE MÉDAN

C'est après avoir raté le bac et fait quelques petits boulots que Zola, fils d'un immigré italien, devient journaliste, un peu par hasard.

Son admiration pour Taine et l'influence de savants de son époque (de Pasteur à Claude Bernard, ils ne manquent pas) l'amènent à créer ce qu'il appelle le roman scientifique, provoquant pour longtemps les railleries de ses confrères. Les personnages, tout au long de la saga des Rougon-Macquart, réapparaissent⁵ d'un livre à l'autre. Dans *Le roman expérimental*⁶, *Le naturalisme au théâtre*⁷ et *Les romanciers naturalistes*⁸, il se fait le théoricien du mouvement.

¹ Alfred Le Poittevin, frère de sa mère.

² Publié dans le recueil des *Soirées de Médan*.

³ Crépitiens vient de Crépitius, Dieu latin imaginé par Flaubert dans *La tentation de Saint Antoine*.

⁴ Enceinte, elle s'inflige elle-même des tortures.

⁵ Terme employé par Zola lui-même.

⁶ 1880

⁷ 1881

⁸ 1881

Il refuse l'art officiel et l'architecture Napoléon III, leur préférant les tendances *modernes* (encore ce mot) des débuts de l'impressionnisme, alors incarnées par ses amis Cézanne et Manet.

Montrant la misère du monde ouvrier, du monde paysan, il s'inscrit dans la mouvance socialiste, allant à l'encontre des *bien-pensants*, les romanciers *chnètes* comme Ohnet et Decourcelle qui proclament à longueur de chapitre que le patron est juste quoique ferme et que, bien que riche, lui et sa famille ont aussi leurs problèmes.

Zola reçoit à Médan, dans sa maison de campagne¹, Maupassant, Huysmans, Cézanne ou Léon Hennique. La cuisine y est bonne et, aux dires de Maupassant, il y mange *comme trois romanciers ordinaires*.

Il en sortira un recueil collectif de nouvelles, *Les soirées de Médan*, consacré à la guerre de 70 et qui choque beaucoup alors par son manque de patriotisme et son anti-militarisme.

LE MONDE DE L'ARGOT

Jean Richepin est un authentique pied-noir, né à Alger en 1849 et venu à Paris pour faire Normale Supérieure. Il fréquente l'avant-garde, Salis et Bruant, participe à des journaux anti-versaillais. Il publie en 1876 *La chanson des gueux* qui fait scandale et l'envoie en prison pour un mois. Il ose y critiquer les mœurs de certains magistrats :

Ma sœur n'a pas encore dix ans...

Richepin n'est pas le poète de la misère, mais, comme le dit Jacques Cellard², du *pittoresque de la misère*.

ARISTIDE BRUANT

Il est né lui aussi dans une famille bourgeoise. Dans le Loiret. Ruinée, elle va s'installer à Paris alors qu'il est encore enfant.

Pour échapper aux petits boulots, il devient chansonnier, commençant dans les guinguettes de barrières. Il gagne quatre fois plus que lorsqu'il travaillait aux chemins de fer du Nord. C'est une rengaine, *Je cherche fortune*, qui le rend célèbre. Il rachète le cabaret montmartrois *Le Chat Noir* à Rodolphe Salis, et s'y produit tous les soirs avec un succès qui durera des années. Il y insulte les clients, leur donnant l'impression de s'encanailler (plus tard, non loin de là, Patachou, dans le même esprit, leur coupera la cravate), et y chante ses refrains de barrière, flanqué de

¹ À Montmartre, au coin de la rue Coustou, les jeunes écrivains naturalistes se réunissent dans l'arrière boutique d'une gargotière qui ne leur prend que deux francs chacun par repas, lieu qu'en l'honneur de Zola et en raison *des viandes dures comme la vie littéraire où nous entrions et des lentilles qui semblaient avoir été tuées par de l'insecticide*, on a surnommé l'assommoir (d'après Henri Barbusse)

² Anthologie de la littérature argotique.

son valet qui, à l'amusement général, lui sert des *Chansonnier populaire* en guise de *Monsieur*.

Sachant aussi faire de l'argent, il sera vite assez riche pour se retirer dans le château qu'il s'est offert à Courtenay, son village natal.

LE THÉÂTRE DE L'HORREUR

C'est le fils d'un commissaire de police, Oscar Ménétier, lui-même policier aux Grandes Carrières à Montmartre, qui crée le Grand Guignol. Il est aussi l'auteur le plus prolifique du genre. Jamais on n'avait montré sur une scène autant de sang, d'horreurs, de supplices. On y venait voir poignarder, guillotiner ou pendre, torturer, mettant largement à contribution hémoglobine et carton pâte.

Oscar est un bavard impénitent, qui se vante d'écrire comme il parle, spontanément et sans technique. Ce n'est pas tout à fait vrai (ses récits sont très bien construits), mais ça lui correspond complètement. Il a de nombreux amis, dont Courteline et André Antoine, fondateur du *Théâtre Libre* et qui interprète plusieurs de ses personnages. Il est gentil, remuant, amusant, mais aussi impulsif. Il lui arrive de rosser sa maîtresse, la Belle Lanterme, chanteuse de café-conc, au cours de leurs nombreuses altercations.

Au grand Guignol, comme dans ses romans, évidemment, l'argot est de rigueur. *Nib de Blair*¹ raconte comment il a tué sa mère :

Alors, v'la qu'a s'jette sur moi comme une enragée

-Tu crois que j'travail pour tes mirettes ? Tu te trompes, mon gars, et tu vas voir !

Elle est venue sur moi son couperet à la main. J'vous l'demande, qui aurait supporté ça ? Je m'suis défendu et, pour l'empêcher de gueuler, je l'ai scionnée². Rien qu'un coup, sec. Ca y a été !

Ah bon Dieu de bon Dieu ! V'la qu'elle rit ! Elle rit

...

Le garçon d'amphithéâtre recouvre le cercueil.

LE MAL AIMÉ

¹ Personnage de voyou.

² Poignardée

Après Baudelaire, Verlaine et Rimbaud, il fallait Apollinaire. Et si le mot *moderne* convient à quelqu'un, c'est bien à lui. Sans jamais se fixer, il est de toutes les écoles, de tous les mouvements, dans tous les coups. Fils d'une aristocrate polonaise et d'un officier italien (qui ne l'a pas reconnu), Apollinaire passe son enfance à Monaco et à Nice. Sa mère cherchant à se placer dans le monde, il la suit en Belgique, où il connaît à deux reprises des désillusions amoureuses¹, avant de rencontrer Marie Laurencin. Elle ne l'aimera pas longtemps non plus, mais la postérité les a associés. Ami des peintres, de Picasso, de Derain et Vlaminck (c'est lui aussi qui découvrira le douanier Rousseau), des poètes comme André Salmon et Max Jacob ou de l'humoriste Alfred Jarry, il abandonne les acrobaties compliquées du symbolisme finissant, prônant la liberté de forme. Pour lui, le rêve fait partie de la vie. Il prolonge le réel. Il doit appartenir à la poésie, et lui apporter sa richesse. Sa revue, *Les soirées de Paris*, donne le ton à l'avant garde à partir de 1912. Peu de temps, d'ailleurs : il s'engage pendant la guerre de quatorze, et meurt juste après².

Et sa mort, on peut le dire, marque la fin d'une époque de la littérature.

¹ C'est après la seconde qu'il écrira la *Chanson du Mal Aimé*.

² Voir *Des années folles aux années noires*.